

mocles, la *Pirate noir* et les *Aventures du capitaine Coriol*.

Il écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* et collabore, de 1840 à 1848, à plusieurs journaux parisiens. De 1852 à 1885, il fit un voyage au Brésil, d'où il rapporta une quantité de documents qui lui ont servi à écrire de nombreux ouvrages, dont le plus important a pour titre : *la Traite, l'Emigration et la Colonisation*.

M. Expilly a écrit en outre un grand nombre d'ouvrages d'histoire, d'économie politique, etc.

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1870.

NOUVELLES A LA MAIN

Un auteur dramatique est aussi réputé pour ses malheurs conjugaux que pour ses pièces.

— On le joue, on maintenant, demandait hier M.

— Chez sa femme, tous les soirs.

— Le comble de l'habileté pour un docteur officiel.

— Administrer un vomitif à un ministre et lui faire rendre un décret.

DIABLOTTIN.

MUSIQUE

CONCERT LAMOREUX. — Première audition du premier acte de la *Walkyrie*, de Richard Wagner, poème traduit par Victor Wilder.

Les déclamations des Béotiens, les clameurs intéressées des musiciens ont écarté *Lohengrin* de la scène de l'Opéra-Comique, mais l'œuvre de Richard Wagner continue à faire son chemin dans les concerts du dimanche. Et ce ne sont plus des parutions de transition qui sont offertes au public, mais les ouvrages conçus dans la dernière manière du maître, ceux qui renouant définitivement à la forme de l'opéra italien, il a révélé la forme nouvelle du drame lyrique.

Un public s'est formé peu à peu, tout prêt à entendre ces nouveautés et à refaire son éducation musicale. L'accueil enthousiaste fait dimanche au premier acte de la *Walkyrie* en est une preuve évidente. On pouvait avoir quelque incertitude sur l'issue de cette tentative. Quel serait l'effet de la « fruhling scene » détachée de son cadre, privée de la scène dramatique, interprétée en habit de ville. Eh bien, nos inquiétudes étaient vaines ; par sa beauté, son intensité, son inspiration, cette page d'amour a gagné tous les cœurs : les chanteurs et l'impeccable orchestre ont achevé la victoire.

La *Walkyrie* est, des quatre parties de l'*Anneau de Niebelung*, la plus populaire en Allemagne, celle qui a été représentée le plus souvent sur les divers théâtres de musique. Le premier acte contient la page d'amour de la tétralogie, et si l'amour, comme l'a dit Wagner, est la passion essentielle du théâtre, c'est aussi celle qui agit le plus fortement sur le public. Du reste, l'audition de dimanche a montré que l'impression de la « fruhling scene » était irrésistible.

Le sujet est une variation du mythe du héros amoureux d'un mortel. La *Walkyrie* est une divine amazone fille de Wotan, le Jupiter de l'Olympe Germanique. Dans une course sur la terre, elle se sent prise de pitié au spectacle des amours de Siegmund et de Siegelinde. Elle comprend la passion des amants et, pour les protéger, elle désobéit à Wotan, elle renonce au ciel. Elle ne se soucie plus du Walhalla, son séjour céleste, depuis qu'elle a dévié le paradis de l'amour. Le dieu impitoyable la punit en lui ôtant la divinité, en l'exilant sur la terre, soumise aux errements et aux faiblesses d'une femme.

L'œuvre est précédée d'un prélude : on entend dans l'orchestre le motif de la chevauchée des Walkyries, comme un roulement de chevaux frappant le sol en cadence ; puis la phrase passionnée de Siegmund se développant, s'élargissant sur tous les instruments de l'orchestre nous introduit dans l'action.

Wotan, dans un passage sur la terre, sous le nom de Welse, aime une mortelle. De cet amour sont issus Siegmund et Siegelinde. Celle-ci a été réduite en esclavage et est devenue la femme de Hundig. Or, c'est justement dans la case

de Hundig qu'épuisé, à bout de forces, est venu tomber Siegmund, l'ennemi de la nuit. Hundig est l'ennemi d'une femme ; l'étranger entré dans sa maison est un hôte sacré ; demain combat et mort, ce soir franche hospitalité au guerrier sans asile.

Mais quel sentiment nouveau compare de Siegelinde à la vue de l'étranger ? Pourquoi quitte-t-elle la maison conjugale pour se glisser auprès du jeune homme. Prompt comme la foudre, l'irrésistible amour brûle en elle. Au dehors, il fait une belle et calme nuit de printemps ; les étoiles brillent au ciel et dans la case obscure monte un ardent murmure d'amour.

L'amour évoque le printemps
A notre flamme, il allume sa flamme.
Longtemps caché dans le fond de notre âme
Il se réveille et se réveille.

Et désormais une étroite alliance
Unit le printemps à l'amour.

Et Siegelinde : Tu es la flamme que depuis longtemps j'appelais dans mes froids hivers, mon cœur te souhaite la bienvenue. Tu n'étais pas un étranger pour moi, ton image était en moi, ton regard m'éclaira comme une aurore.

O femme divine, o cœur que j'adore...
Siegelinde les yeux dans ses yeux.
Oh ! viens plus près, plus près encore
Et laisse-moi contempler cher époux
Tes yeux si clairs, si profonds et si doux
Dont les regards ont pris mon âme.

Les confidences jaillissent de leurs lèvres. Elle lui montre le glaive invincible enfoncé par Wotan dans un trêne. Il l'arrache d'un seul coup et dit à la jeune femme son nom et le secret de sa naissance. Et l'hymne d'amour recommence ; cette demeure maudite, pesée aux deux amants, ils s'enfuient sous l'épaisse forêt où reflurira le sang de Welse.

On ne saurait soumettre cette scène de passion brûlante à la morale commune, ne prononcer les mots d'inceste, de foi conjugale et d'hospitalité violées : c'est le mythe de deux êtres d'essence divine, dignes l'un de l'autre, qu'une force inéluctable attire. J'ai cité le cri ardent du poème, les effusions de la flamme du commentaire orchestral, ces soupirs, ces murmures, ces élans qui montent jusqu'au vertige de la passion, jusqu'aux joies infinies, jusqu'aux sanglots de l'amour dans cette nuit de printemps.

Mme Brunet-Lafleur a développé avec un goût sûr, un sentiment musical élevé les périodes enfiévrées de Siegelinde. M. Van-Dyck a vaillamment porté le poids lourd du rôle de Siegmund. L'orchestre, sous la direction de M. Lamoureux, s'est surpassé. Il est impossible de rendre plus correctement, plus sûrement toutes les phases de cette symphonie. Les nuances du sujet, le sentiment musical s'ajoutaient à la sûreté de l'exécution. M. Wagner n'est pas calomnié par ces artistes d'élite. Il n'est pas trahi dans la traduction précise et élégante tout ensemble de Victor Wilder. Traduire ces poèmes écrits dans une langue originale et très personnelle, exigeait un effort de travail, une somme exceptionnelle d'érudition dont l'honneur revient à notre confrère.

HENRY BAUER

Samedi soir, les Bouffes ont donné la première représentation des *Noces d'été*, opéra comique en trois actes, de MM. Liorat et Fonteny, musique de M. Francis Chassaigne.

Prendre Rakoczy, prince de Transylvanie, le héros populaire de l'indépendance hongroise, et le confondre en personnage d'opérette, c'est une idée extraordinaire comme il peut seulement en germer dans la tête de fabricants de livrets.

Le Rakoczy de MM. Liorat et Fonteny a pour aide de camp un maître de danse et passe son temps déguisé en tzigane, en contant fleurette à une fille adoptive de l'empereur d'Autriche, Nadgy. Or, le souverain a décidé que la charmante Nadgy deviendrait la femme du comte de Rosenberg. Celui-ci ne se soucie guère de ce mariage, car il aime Mimosa, ballerine de l'Opéra de Vienne, avec laquelle il fait la fête. Or, Rosenberg et la princesse conviennent de se marier pour la forme, et le lendemain même de la cérémonie de demander leur divorce. Mais le mariage au contrat, la nuit même des noces : il est feru d'amour pour sa femme. Alors, Nadgy prend la fuite avec son cher Rakoczy, et comme il a été révélé au cours de l'histoire qu'elle est la fille de feu Tekeli, roi de Hongrie, la petite reine se montre au peuple, est acclamée et épouse son tzigane.

Ce galimatias historico-burlesque est

condimenté par une musiquette dont certains numéros seraient savourés au café-concert, entre un bock et une bouffée de cigarette. Naturellement, la fameuse marche de Rakoczy, réduction Chassaigne, œuvre et terme l'œuvre. Il va sans dire que les tchardas n'y manquent pas plus que les vestes à brandebourg et les bottes à la hongroise.

En dépit de ces agréments, cette intelligente tentative eût peut-être avorté, sans la force bouffonne de Mlle Milly-Meyer. Il ne suffit pas au peuple assemblé d'entendre M. Alexandre roucouler un chant patriotique avec le plus pur accent de Montpennasse ; le peuple veut plus encore que la vue de la belle Jeanne Thibaut poussant à dents serrées ses amoureuses plaintes, et quand il entend Mlle glousser en fausset d'un air finaud, quand il voit la petite Milly tirer ses bras, ses jambes, ses mines, ses hauts-le-corps, toute sa claquette d'excentrique polichinelle, le peuple ne s'arrête point à la niaiserie de ces calembredaines, à la sottise de cette farce : il se pâme d'aise.

H. B.

UN NOUVEAU MÉFAIT DE MM. LES CONCIERGES

Ce titre, hélas ! n'est pas un trompe-l'œil. Nos inspecteurs intimes ont bien réellement ajouté une branche à leur noble industrie, et découvert un nouveau moyen de réduire à merci les locataires noctambules aux pieds boueux ou à la bourse plate.

L'honorable M. Sarrien songeait-il à ce détail lorsqu'il était ministre des postes et des télégraphes, et qu'il voulait à son tour attacher son nom à une réforme populaire ? Un de ses derniers arrêtés réduisit considérablement le tarif postal des relevés de factures et autres papiers d'affaires du même genre. Certes, la réforme était bonne et permettait aux commerçants une correspondance plus active, évitait parfois de longues recherches, et surtout prévenait de dangereux oublis.

Mais entre le ministre et ses obligés, il y a tout un monde : les facteurs et les concierges. Les facteurs n'ont vu dans ce fait qu'un surcroît de charge dans leur pesant portefeuille. C'est d'un geste plus dégoûté que jamais qu'ils lancent dans la loge le paquet d'imprimés qui leur est destiné. Parfois même ils vont plus loin : s'ils consentent à remettre personnellement à chaque commerçant d'une cité ou d'un passage, les lettres qui lui sont adressées, ils mettent en pile tous les prospectus et autres imprimés circulant à bas prix et livrent le tout ensemble au gardien ou au concierge.

Mais ce n'est encore qu'un demi-mal. Si les concierges reçoivent les lettres, en grognant, parce qu'il faudra les monter, les journaux avec curiosité parce qu'ils pourront les lire, ils accueillent les imprimés avec satisfaction parce qu'en ces temps de brouillard leurs cheminées tiennent mal.

Je n'exagère point. Quand nous avons le bonheur de voir la loge de notre maison s'échanger d'occupant, nous sommes surpris de recevoir quantité de papiers dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Puis soudain le flot s'arrête : les loges voisines ont déversé tous leurs secrets dans la nôtre.

Jusqu'à présent, les seuls à plaindre étaient les commerçants qui avaient la naïveté de croire encore à ce mode de publicité possible seulement en province. Peut-être aussi nos bébés y ont-ils perdu quelques gravures qui auraient fait leurs joies, quelques lambeaux d'étoffe dignes de figurer au trousseau de leurs poupées.

Mais voici que l'abus nous atteint directement dans nos intérêts. Tant que les pièces commerciales ont été soumises à un droit de poste plus élevé, les concierges ont encore daigné y prendre garde. Mais comment leur demander de les extraire de ces flots d'imprimés qui abondent précisément aux époques de règlements de compte ? Tout va ensemble au panier, puis au foyer. Le créancier a fait son devoir ; le débiteur reste à la merci de la moindre négligence. S'il demande un relevé de factures, le fournisseur s'étonne, fait prendre au nouveau compte le chemin du premier, et la bonne volonté du ministre n'arrive qu'à entraver ce qu'elle voulait rendre plus rapide.

Ce n'est certes pas que je blâme cette réforme excellente comme toutes les